



JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.
 Pour Roubaix : 18 fr. par an,
 10 fr. pour six mois,
 6 fr. pour trois mois.
 Pour le dehors, les frais de poste en plus.
 Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,
 A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Dimanche dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 23 juillet.

DISCOURS

prononcé au palais de Saint-Cloud,

PAR

SA MAJESTÉ NAPOLEON III
 EMPEREUR DES FRANÇAIS

(20 JUILLET 1859).

MESSIEURS,

En me retrouvant au milieu de vous qui, pendant mon absence, avez entouré l'Impératrice et mon Fils de tant de dévouement, j'éprouve le besoin de vous remercier d'abord, et ensuite de vous dire quel a été le mobile de ma conduite.

Lorsque après une heureuse campagne de deux mois, les armées française et sarde arrivèrent sous les murs de Vérone, la lutte allait inévitablement changer de nature, tant sous le rapport militaire que sous le rapport politique. J'étais fatalement obligé d'attaquer de front un ennemi retranché derrière de grandes forteresses, protégé contre toute diversion sur ses flancs par la neutralité des territoires qui l'entouraient; et, en commençant la longue et stérile guerre des sièges, je trouvais en face l'Europe en armes, prête soit à disputer nos succès, soit à aggraver nos revers.

Néanmoins, la difficulté de l'entreprise n'aurait pas ébranlé ma résolution, ni arrêté l'élan de mon armée, si les moyens n'eussent pas été hors de proportion avec les résultats à attendre. Il fallait se résoudre à briser hardiment les entraves opposées par les territoires neutres et alors accepter la lutte sur le Rhin comme sur l'Adige. Il fallait surtout se fortifier franchement du concours de la révolution. Il fallait répandre encore un sang précieux qui n'avait que trop coulé déjà : en un mot, pour triompher, il fallait risquer ce qu'il n'est permis à un souverain de mettre en jeu que pour l'indépendance de son pays.

Si je me suis arrêté, ce n'est donc pas par lassitude ou par épuisement, ni par abandon de

la noble cause que je voulais servir, mais parce que dans mon cœur quelque chose parlait plus haut encore : l'intérêt de la France.

Croyez-vous donc qu'il ne m'en ait pas coûté de mettre un frein à l'ardeur de ces soldats qui, exaltés par la victoire, ne demandaient qu'à marcher en avant?

Croyez-vous qu'il ne m'en ait pas coûté de retrancher ouvertement devant l'Europe de mon programme le territoire qui s'étend du Mincio à l'Adriatique?

Croyez-vous qu'il ne m'en ait pas coûté de voir dans des cœurs honnêtes de nobles illusions se détruire, de patriotiques espérances s'évanouir?

Pour servir l'indépendance italienne, j'ai fait la guerre contre le gré de l'Europe; dès que les destinées de mon pays ont pu être en péril, j'ai fait la paix.

Est-ce à dire maintenant que nos efforts et nos sacrifices aient été en pure perte? Non. Ainsi que je l'ai dit dans les adieux à mes soldats, nous avons droit d'être fiers de cette courte campagne. En quatre combats et deux batailles, une armée nombreuse, qui ne cède à aucune organisation et en bravoure, a été vaincue. Le Roi du Piémont, appelé jadis le gardien des Alpes, a vu son pays délivré de l'invasion et la frontière de ses Etats portée du Tessin au Mincio. L'idée d'une nationalité italienne est admise par ceux qui la combattaient le plus. Tous les souverains de la Péninsule comprennent enfin le besoin impérieux de réformes salutaires.

Ainsi, après avoir donné une nouvelle preuve de la puissance militaire de la France, la paix que je viens de conclure sera féconde en heureux résultats; l'avenir les révélera chaque jour davantage, pour le bonheur de l'Italie, l'influence de la France, le repos de l'Europe.

Palais de Saint-Cloud, le 21 juillet.

Le corps diplomatique ayant manifesté, par l'organe de son président S. Exc. M. le nonce apostolique de Saint-Siège, le désir d'être admis par l'Empereur à lui offrir ses félicitations au sujet de la conclusion de la paix, a eu l'honneur d'être reçu par Sa Majesté.

L'Empereur, entouré des grands-officiers de sa maison et des officiers de service, avait auprès de lui S. Exc. le ministre des affaires étrangères.

Le nonce, parlant au nom du corps diplomatique, a adressé les paroles suivantes à Sa Majesté :

« Sire, le corps diplomatique éprouvait le besoin de demander à Votre Majesté de lui offrir ses félicitations empressées et sincères pour son heureux retour et la prompt conclusion de la paix. »

L'Empereur a répondu :

« L'Europe a été en général si injuste envers moi au début de la guerre, que j'ai été heureux de pouvoir conclure la paix dès que l'honneur et les intérêts de la France ont été satisfaits, et de prouver qu'il ne pouvait entrer dans mes intentions de bouleverser l'Europe et de susciter une guerre générale. J'espère qu'aujourd'hui toutes les causes de dissentiment s'évanouiront, et que la paix sera de longue durée. Je remercie le corps diplomatique de ses félicitations. »

CONSEIL MUNICIPAL DE ROUBAIX.

Résumé de la séance du 14 juillet 1859.

1. Vote d'un crédit pour indemnités à payer aux propriétaires riverains du chemin de grande communication n° 9, à raison des travaux à faire audit chemin.
2. Vote d'un crédit pour réparations à faire à la façade de l'Hôtel-de-Ville.
3. Vote d'un crédit à affecter aux dépenses de curage du riez du Trichon.
4. Subvention de 2,500 fr. accordée pour un grand carrousel.
5. Adresse à S. M. l'Empereur, à l'occasion de la paix.

(Communiqué).

Il y avait foule au concert donné, dimanche dernier, par la Grande-Harmonie de Roubaix, au bénéfice des blessés de l'armée d'Italie, et l'on n'a pas seulement à louer ce corps de musique du sentiment patriotique qui l'a animé dans cette occasion, mais aussi de la bonne exécution des morceaux, qui est due principalement aux études consciencieuses faites sous l'impulsion de M. Victor Delannoy. L'ouverture de la Muette de Portici a surtout produit un excellent effet par l'observation des nuances et la vigueur des masses. Ce morceau n'avait pas été entendu depuis longtemps et il a fait le plus grand plaisir, comme s'il avait eu le charme de la nouveauté.

Un beau feu d'artifice, composé par M. Divoir, de Lille, a suivi le concert et l'on a pu constater une fois de plus combien ce genre de divertissement est populaire dans notre ville; car toute la nouvelle rue d'Inkermann et les chemins environnants étaient littéralement couverts de monde.

On avait eu une heureuse idée en choisissant pour le concert une des prairies qui bordent la rue d'Inkermann, et pour le feu d'artifice une autre prairie contiguë à la première. Madame Watteau-Tiers et M. Selosse, qui occupent ces deux propriétés, en avaient accordé l'usage avec la plus grande complaisance.

Honneur donc à la Grande-Harmonie. Elle s'entend à donner des fêtes. On ne peut que l'engager à persévérer dans cette voie. Le concours et les sympathies du public ne lui feront pas défaut.

Nous apprenons que la recette de ce concert s'est élevée à 1,800 fr., et que, déduction faite des frais de feu d'artifice, d'impression, de transport de matériel, &c., &c., il est resté net 1,370 fr. qui ont été versés à la caisse de M. le percepteur, pour joindre au produit des souscriptions.

Au marché aux grains de Lille, de mercredi, il y a eu une hausse moyenne de 40 centimes à l'hectolitre.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 23 JUILLET 1859.

LE TRABAN

ROMAN HISTORIQUE SUEDOIS

PAR RIDDERSTAD

AUTEUR DU PRINCE.

Suite. — Voir notre dernier numéro.

« Tu peins? dit ensuite Benowski.
 — Je peins mon cœur.
 — Un Vésuve! »
 Sans répondre, elle mit la main sur sa poitrine.
 « Et tu ne retourneras plus à Stochholm? demanda-t-elle.
 — Jamais!
 — Je ne puis blâmer ta résolution. Je sens qu'à ta place je ne me conduirais pas autrement. Je ne tiens pas moins à ton bonheur qu'à ta félicité. Mais notre infortune même a ses charmes. Depuis que tu m'as quittée, je t'ai vu en esprit partout, excepté où j'étais moi-même. Quand je peignais une bataille, c'était toi qui

* (Reproduction interdite.)

guidais les vainqueurs; un vaisseau luttait contre la tempête, c'était toi qui le commandais; un paysage, tu reposais sous les arbres touffus. Je peignais... c'est-à-dire, c'était mon cœur qui peignait.

— Dans les combats et les périls, j'entendais ta voix résonner à travers la tempête comme une ravissante mélodie. Je me rappelle un petit événement qu'il faut que je te raconte. Un ouragan furieux agitait la mer, et l'escadre avait peine à rester unie. Il était nuit; l'amiral, plus sérieux que de coutume, se tenait sur le pont, entouré de ses officiers. Il nous dit enfin que le commandant de l'un des navires de la division avait laissé à bord du nôtre des dépêches importantes et qu'elles devaient lui être remises cette nuit même, parce qu'il allait quitter l'escadre et prendre une autre direction. Tous les officiers déclarèrent d'une voix unanime qu'il serait impossible de rejoindre ce bâtiment. Je partageais leur opinion. La mer, furieuse, semblait vouloir fracasser jusqu'à nos trois-ponts. Appuyé contre une caronade, je jouissais de ce spectacle, et je souhatais — Dieu me le pardonne! — que le Ciel aussi fit éclater ses foudres. Une nuit d'orage sur la mer agitée... ô Elise!... c'est une épopée de la nature, plus sublime que tout ce que peut nous peindre l'imagination. L'ouragan retentissait dans les cordages comme la trompette du jugement dernier, les vagues grondaient et pourtant, au milieu de la tempête, au milieu de cette nuit obscure et de ces bruits sinistres, que penses-tu que j'entendis?

— Quoi? qu'entendis-tu?
 — Ta voix, Elise, douce comme celle d'un ange.
 — Et je te parlais?

— Non, tu chantaient.
 — Et que disaient mes chants?
 — Tu m'engageais à demander à l'amiral l'autorisation de porter ces dépêches.
 — Et tu le fis?
 — Oui. D'abord l'amiral refusa. Je persistai; il prit l'oreille à mes sollicitations, et, par amitié, par bonté paternelle, j'en suis convaincu, il consentit enfin. On prit un double des dépêches, tandis que mes camarades faisaient entre eux et avec moi-même des paris très considérables, puis l'amiral me serra contre son cœur, et je partis, aux hourras de l'équipage, accompagné seulement d'Aerlig qui ne voulait absolument pas me quitter.
 — Tu m'effraies.
 — Une fois dans la chaloupe, je hissai mon propre pavillon.
 — Quel pavillon?
 — Te rappelles-tu notre première rencontre?
 — Parfaitement; tu me prenais pour un jeune homme.
 — Oui, pour un page. Mais te souviens-tu qu'au moment de me quitter, tu me bandas les yeux avec ton mouchoir de batiste?
 — Oh! oui, je m'en souviens!
 — A ma première visite chez la princesse, je voulus te le rendre, mais tu me permis de le garder.
 — Je me le rappelle très bien aussi.
 — Depuis ce temps, Elise, il a toujours été sur mon cœur, excepté au moment où je l'arborai, en guise de pavillon, au sommet du mât de la chaloupe.
 — Ah!
 — Il flottait sur ma tête dans l'obscurité, pareil à une page blanche sur lequel je me figurais que l'histoire de notre amour avait été

écrite autrefois, puis effacée par la suite.
 — Et...
 — Et je parvins heureusement à mon but, tout trempé, il est vrai, mais satisfait et le cœur joyeux. Quatre heures après, j'étais de retour à bord, et l'on me recevait avec une allégresse que je n'oublierai jamais. Lorsque l'amiral me serra dans ses bras, une larme tremblait dans ses yeux et tomba sur ma poitrine. Elise, c'était une médaille de bravoure, la plus belle que je pusse recevoir.
 Une larme tremblait aussi dans l'œil d'Elise. Benowski s'en aperçut, et, lui prenant la main :
 « Elise, dit-il, une larme de l'amiral était une médaille de bravoure, une larme de tes yeux est une croix d'honneur. Merci, Elise!
 — Tu as toujours ce mouchoir de batiste?
 — Tiens, le voici! »
 Et Benowski le tira de son sein : mais il n'était plus blanc.
 « Ensanglanté! s'écria Elise avec effroi. Du sang tout frais encore!
 — En effet... mais ne t'effraie pas... il n'y a aucun danger... Tu vois que j'ai complètement oublié moi-même l'égratignure que j'ai reçue dans la lutte de tout à l'heure. »
 Alors il lui raconta ce qui s'était passé dans la rue, et, sans précisément bander la blessure, elle le pansa de son mieux, et Benowski reprit tranquillement sa place à côté d'elle.
 « A présent, j'aurais envie de redemander le mouchoir, reprit Elise.
 — Mais tu n'en as point le courage, n'est-ce pas? Ce serait me ravir ce que je possède de plus précieux.
 — Garde-le.
 — Nous reverrons-nous encore?